

Une femme libre des Antilles

A la suite de l'article de José Da Silva dans Repères n°81, qui permettait de comprendre l'histoire des migrants portugais, de leur enracinement et la nécessité de reconnaître leurs particularités, Jaklin raconte son expérience de femme migrante, antillaise, en ACO depuis quelques années, et son engagement auprès des migrants. Depuis mars 2008, elle est maire-adjoint de Saint-Denis dans le 93.



D.R.

Je parlerai d'abord comme migrante, vivant en métropole depuis 30 ans, mais pour mesurer mon parcours, il est important pour moi de vous dire qui je suis et, à travers moi, c'est aussi mieux connaître le monde antillais. Cela demande un petit rappel historique.

Le peuple antillais prend naissance dans un crime contre l'humanité, l'esclavage à perduré pendant deux siècles entre 1643 en 1848, suivie de 100 ans de colonie. Les Antilles françaises deviennent département français en 1946. Il y a eu une première abolition de l'esclavage en 1794 pendant 54 ans, puis l'esclavage est rétabli en 1802. Remarquons que, lorsqu'en 1789 on signait la déclaration des Droits de l'homme en France, aux Antilles mes arrière-grands-parents étaient chosifiés comme l'article 44 du code Noir le stipulait¹.

Pour permettre à ces hommes et femmes déshumanisés de se reconstruire, l'Etat va mettre en place une politique de l'oubli. Le traitement donné à nos arrière-grands-parents va créer un peuple avec des particularités qui lui sont propres.

Femme « poto mitan »

Le système matrifocal, à ne pas confondre avec les familles monoparentales, c'est un système où c'est la femme qui assure la vie de la maison, l'éducation des enfants.

On dit qu'elle est une femme « poto mitan ». Cette femme a beaucoup de courage. Nous n'avons pas à juger pour le moment si c'est un bon ou mauvais système. Je dirais pour ma part que lorsqu'on a envie de se réaliser, être une femme poto-mitan est un peu lourd. Ce que je veux pointer, c'est comment dans la société française qui se base sur une famille nucléaire (cellule familiale), cette particularité est-elle prise en compte ? Comment l'Eglise en tient compte aussi dans sa pastorale ?

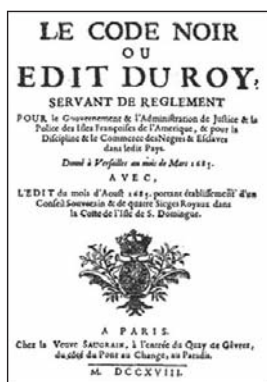
1. Le Code Noir, 1685 et 1765 : recueil de règlements concernant le commerce, la justice et la police des colonies. Principes de déshumanisation de l'esclave totalement abandonné à son maître, rendu à l'état de « chose » faisant partie du patrimoine comme les animaux.

Un peuple né dans la division : un peuple qui prend naissance dans des rivalités, dans la comparaison - rivalité de couleurs de peau, plus on est claire de peau, plus on a une chance d'être affranchie, ou de quitter le travail de la terre et de faire des travaux domestiques (repassage, la cuisine...). Rivalité entre femmes, les commérages ont une grande importance, la jalousie est à la base de la plupart de querelles. Pour se protéger, elles vont pratiquer la sorcellerie. Rivalité entre hommes et femmes, les hommes sont considérés comme moins que rien, ils ne sont que des géniteurs, l'article 12 du code Noir précise que les enfants appartenaient aux maîtres des femmes et non au père. Tout est fait pour empêcher que des familles se créent de peur de la rébellion.

Tension entre deux enracinements

Un peuple qui va développer une manière particulière de croire en Dieu : les Antillais sont à 90 % des catholiques avec un sentiment religieux très profond, un grand sens de la prière, un grand respect du prêtre. Mais en même temps, ils ont des pratiques influencées par tout ce qui est magico religieux. Ils vivent en permanence une tension entre deux enracinements, deux attaches culturelles, l'Afrique et l'Europe. Aujourd'hui, certains professionnels ne sont pas d'accord avec la question des survivances. Ils avancent plutôt que le magico religieux reste un apport de l'Eglise catholique aux temps de l'hérésie, de la chasse aux sorcières (la magie noire est une science européenne).

Un peuple qui forge une force exceptionnelle devant les épreuves en développant des étologies culturelles (étude des causes) : c'est vrai que les Antillais vont développer une force extraordinaire, notamment les femmes, qui vont à la fois jouer le rôle de la mère et du père. Elles vont puiser leur force en Dieu, mais rappelons-nous que c'est une fabrication, une déshumanisation, la dévalorisation, la sous-estimation sont bien présentes mais il faut vivre, la religion va alors être un masque pour dissimuler cette souffrance, la rencontre avec le Dieu de Jésus Christ reste un long chemin. Cependant, j'ai une conviction profonde que nos grands parents, en criant leur souffrance sous le fouet ont été entendus par Dieu.





Permettre aux migrants de se découvrir eux-mêmes.

C'est donc dans ce flou identitaire que les Antillais vont tenter de se construire de génération en génération, flou psychologique, flou culturel, flou religieux. Les professionnels en psychologie disent tous que « *garder le silence, c'est permettre la malédiction de la torture de poursuivre la personne* ». En mars 1946, les colonies des Antilles deviennent des départements français. Plusieurs mesures vont être mises en place pour aider ces départements à se construire, mais ces départements sont dans un tel état, que de façon générale, les espoirs sont vite déçus. La crise économique et sociale est là. C'est cela qui va donner naissance à des groupes politiques indépendantistes, nationalistes. C'est dans ce contexte un peu agité, avec une population surpeuplée, des ressources pas suffisantes que le BUMIDOM (Bureau pour le développement des migrations intéressantes les départements d'Outre-Mer) va jouer un rôle déterminant dans l'histoire des migrations antillaises, et marquer collectivement la mémoire des

Nos grands parents, en criant leur souffrance, ont été entendus par Dieu

Antillais. C'est sur l'initiative du Premier ministre Michel Debré que le 21 octobre 1961 est adoptée une politique d'émigration pour les 4 départements. Elle se définit ainsi : appel aux seuls volontaires, promotion sociale des migrants des deux sexes dont les candidatures seraient retenues. Retenons bien que si cette politique de migration a pour but de répondre à la question du chômage aux Antilles, elle répond aussi à une autre logique qui est de trouver la main-d'œuvre nécessaire en France dans les secteurs les plus bas (c'est la guerre d'Algérie). Cette migration d'une grande envergure, puisque 5 000 antillais migrent par an (les réunionnais 3 500), va durer de 1962 à 1981. Le BUMIDOM est remplacé en 1982 par l'ANT (agence nationale pour l'insertion et la promotion des travailleurs d'Outre-mer). Conséquences : une migration de travail transformée en une migration de peuplement. L'émigration antillaise en France, c'est la 3^{ème} île, puisqu'un quart de personnes nées aux Antilles vivent en France avec les caractéristiques suivantes :

1. Les Antillais ont fait une ascension sociale par rapport à leur situation aux Antilles mais ils occupent en général en France des postes pas très élevés (catégories C et B), ils sont à La Poste, à la RATP, dans les hôpitaux...

2. Un jour, le gouvernement français a décidé du sort des Antillais et à partir de là, la vie de milliers de personnes n'a plus été la même.

3. Les spécificités des Antillais n'ont pas été prises en compte, aujourd'hui encore, ils continuent toujours à se poser des questions identitaires.

Vous comprenez bien que cette première vague de migration répond à un objectif précis pour ceux qui partent, travailler pour subvenir à sa famille et surtout aider la famille plus large, tonton, nièces, neveux, à trouver du travail.

C'est seulement la 2^{ème} génération qui commence à se poser des questions existentielles à savoir : d'où on vient ? Qui on est ? Pour ma part, je vais rencontrer le CM98² en

2. Comité pour la Marche de 1998, institut français des descendants d'esclaves.

1999, ses fondateurs sont à l'initiative d'une grande marche qui a lieu à Paris le 23 mai 1998. Il y avait plus de 40 000 personnes, cette marche prend un côté très solennel. Les analystes disent que c'est la première fois qu'autant d'Antillais dans leurs diversités (politique, sociale, croyance) sont ensemble. Une chose les unit, leurs grands-parents victimes de l'esclavage colonial.

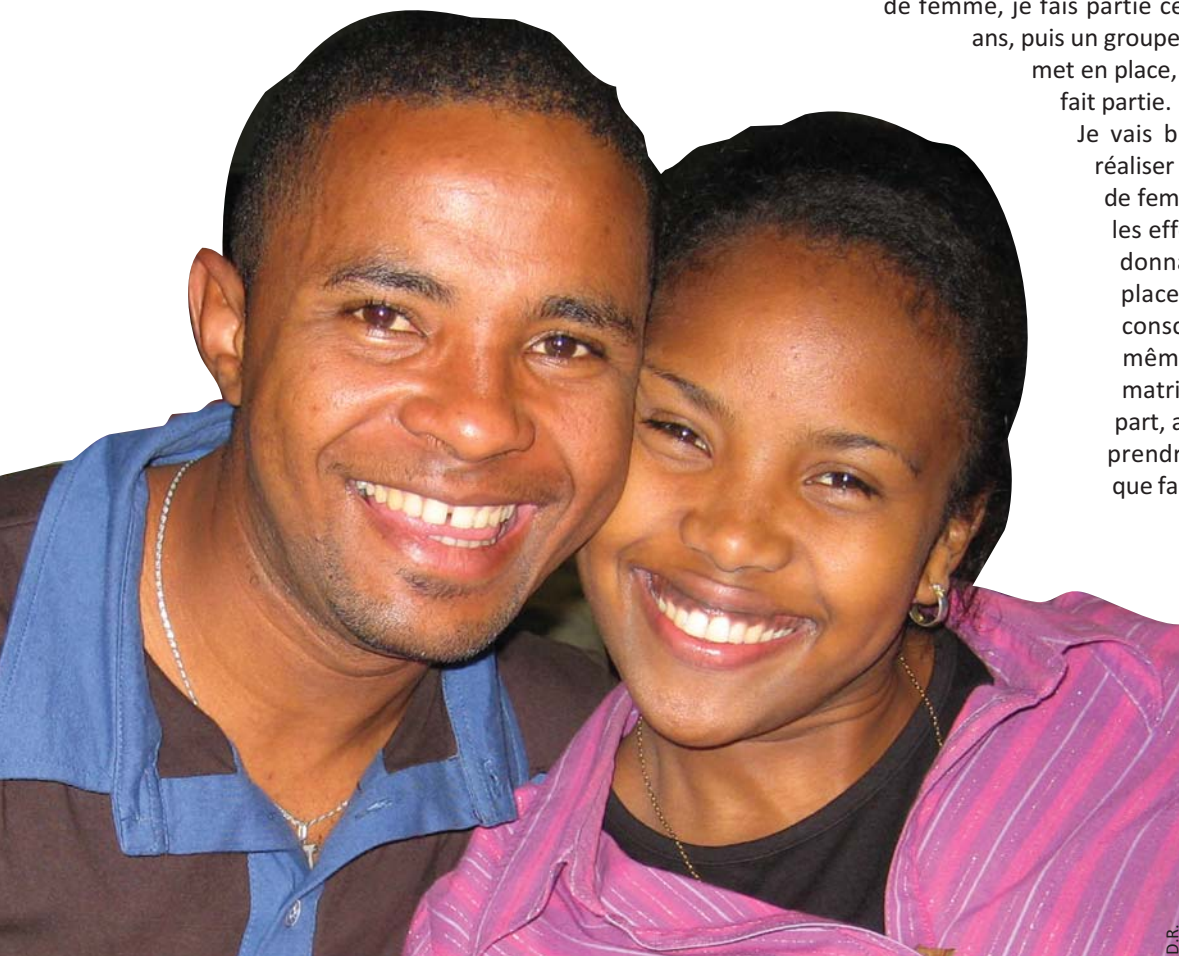
Issue du système matrifocal

Je vais commencer par côtoyer cette association, je participe à différentes réunions. L'association va mettre en place ce qu'elle appelle le chemin de fer, c'est un temps donné au mois de mai qui donne la parole à la communauté ; dans chaque réunion il y a toujours beaucoup de monde. Et là les gens se lâchent, les femmes surtout disent leurs souffrances, la question de la couleur de la peau. Les divisions dans les familles, la difficulté de construire une famille. Ces réunions vont répondre à un certain nombre de questions que j'avais en moi, (la susceptibilité de la femme, le rapport homme/femme). La professionnelle qui mène ces réunions va se rendre compte qu'il y a des personnes qui désirent aller plus loin, approfondir ; elle met donc en place un groupe de parole

de femme, je fais partie ce groupe qui va durer 3 ans, puis un groupe de parole d'hommes se met en place, Philippe mon époux en fait partie.

Je vais bien mettre 3 ans pour réaliser que, malgré mon statut de femme mariée, malgré tous les efforts que je faisais, je ne donnais pas à mon mari sa place d'époux. Je prends conscience que je suis moi-même issue du système matrifocal. Philippe, pour sa part, a eu aussi du mal à comprendre le travail d'affiliation que fait l'association. C'est lors

d'un voyage à Nantes, sur les pas de nos aïeux, organisé par l'aumônerie Antilles-Guyane, en collaboration avec le CM98, qu'il va avoir le déclic en entendant le vice président de l'association parler de son grand-



C'est la deuxième génération qui se pose les questions existentielles.

père esclave. Il réalise qu'il ne sait rien de son père, celui-ci a quitté la maison familiale lorsqu'il avait 13 ans. Depuis, ils sont en rupture. C'est après ce voyage qu'il retourne en Martinique et parle enfin avec son père.

La pédagogie de l'ACO (voir juger agir), n'est pas une manière naturelle pour les antillais. Raconter ses projets, ses difficultés, n'est pas notre façon de faire.

Pour ma part, je ne suis pas rentrée dans une équipe d'ACO tout de suite. J'ai d'abord été responsable de club ACE en 1986, puis avec les clubs, les religieuses des quartiers et quelques membres de l'ACO, nous avons créé la mission ouvrière et c'est seulement après que j'ai intégré une équipe de révision de vie.

Expérience d'une relation fraternelle

Au début en 1992, je me sentais un peu écrasée, je n'avais pas de responsabilités syndicales, politiques. Le déclic s'est fait quand j'ai fait révision de vie. J'ai dit simplement ce que je faisais dans le quartier, à l'ACE, à l'amicale des locataires, à l'association antillaise. Et là, des choses que je faisais de façon naturelle avaient pris un autre sens. Les copains, mais aussi l'accompagnateur, m'ont aidée à leur

donner une autre dimension. Petit à petit, je découvre la manière de faire de l'ACO, j'ai appris à me libérer, à me sentir à l'aise.

Mais à aucun moment, ni l'équipe, ni le mouvement ne m'ont aidée à connaître mon histoire, il a fallu ma rencontre avec cette association.

Aujourd'hui, je crois beaucoup au dialogue, ce n'est que dans le dialogue vrai, authentique qu'on peut faire l'expérience d'une relation fraternelle, mais cela nous demande d'abord d'identifier nos peurs, nos réticences, pour les

dépasser. Cela a un coût, d'abord de se laisser transformer sans se perdre, n'est-ce pas cela la conversion ? Il n'est pas question du poids d'une culture, mais bien une empreinte, d'une marque, on parle de stigmatisation, mais en cheminant avec la personne telle qu'elle est, en lui donnant le moyen de déposer tout ce qui lui pèse, en lui donnant l'envie et les moyens de faire récit de sa vie en donnant du sens à ce qu'elle a vécu ou ce qu'elle vit, en comptant un peu sur l'aide de l'Esprit Saint, on y arrive. La preuve, nos différences deviennent richesses, trésors, et on est fier de les partager.

Jaklin Pavilla, Saint-Denis (93)

Le déclic a eu lieu quand j'ai fait révision de vie

Que dire de l'Eglise ?

Dans la plupart des diocèses, il y a un service de la pastorale des migrants. Mais avouons-le, nous sommes encore souvent les uns à côté des autres sans jamais nous rencontrer. Je pense que les responsables hiérarchiques de l'Eglise de France ont déjà compris que l'Eglise ne peut plus seulement accueillir les communautés étrangères, mais se bâtir avec elles en cherchant ensemble une évangélisation adaptée. Pour la communauté antillaise, je crois que réfléchir sur une pastorale de petits-fils et petites-filles d'esclaves, c'est-à-dire la prise en compte des personnes telles qu'elles sont, aidera sûrement à avancer un peu mieux ensemble. J'ai le sentiment parfois que certains évêques ne réalisent pas que les aumôneries sont une chance pour l'Eglise universelle. Ils ont toujours peur du communautarisme. Mais c'est à nous de leur démontrer que les aumôneries jouent la carte d'une identité ouverte, en recherche, qu'elles sont expertes de ces communautés.

Le service national des migrants est le service qui fait le pont entre les différentes communautés, mais aussi avec la communauté locale, il est le veilleur qui sans cesse doit rappeler aux uns et aux autres le risque d'un enfermement. Il doit aider les responsables hiérarchiques d'aujourd'hui, à prendre conscience que nous devons travailler ensemble, ceux d'ici et ceux venus d'ailleurs. Nous devons responsabiliser les migrants, dans des tâches matérielles, mais aussi dans la réflexion. Je reconnais que cela peut ne pas être toujours facile, mais c'est en discutant, en travaillant avec eux, même si c'est déstabilisant parfois, qu'on peut les aider à se découvrir eux-mêmes. C'est dans cette dynamique que travaille la Pastorale des Migrants.



Questions pour aller plus loin :

Connaissons-nous des copains antillais ? Qu'avons-nous découvert les concernant dans cet article ?

Quels points d'effort voyons-nous poursuivre dans ce que nous leur proposons en ACO ?

Que faut-il modifier ?

Et si nous prenions contact avec la Pastorale des Migrants ?